

Le groupement ethnique retenu appartient à la branche orientale d'une population bantoue dont l'habitat est la région du Bas-Congo, entre l'Inkisi et le Kwango. L'étude relate avec une rigoureuse objectivité l'ensemble des rites qui constituent, comme dit le P. VAN WING : « un système d'éducation et de préparation de la jeunesse au mariage et à la vie sociale du clan ».

La méthode de travail de l'auteur est la suivante : « Voir et entendre par soi-même » ; « quant aux pratiques secrètes ou disparues » (le cas, actuellement, pour le « Nzo Longo » dont le témoignage devient ainsi unique) : « se les faire décrire tout au long » par une série d'initiés, « par les chefs et les anciens qui en furent les ministres ou, à tout le moins, les spectateurs » ; « mener son enquête paternellement, ne jamais brusquer ni fatiguer son interlocuteur puis, sans un signe d'impatience, recommencer une vingtaine de fois ».

L'exposé est vivant et précis, ce dans tous les domaines.

Les adolescents entrent à la maison du *longo* qui signifie : « maison en vue de l'état matrimonial légitime », parce que les jeunes filles refusent d'épouser ceux qui n'y ont pas été initiés. Il est admis, en effet, que le *longo* forme les adolescents, et, suivant l'expression kikongo, les mûrit aux choses du pays ; « s'ils n'entrent pas au *longo*, disent les Bakongo, ils resteront ce qu'ils sont », c'est-à-dire ne feront aucun progrès. Entrer au *longo*, c'est expressément « aller chercher de l'esprit ».

Jadis, le *longo* durait de six à dix mois. Le P. VAN WING en a décrit toute la séquence. Beaucoup de fables et de légendes y étaient rapportées pour instruire les jeunes gens.

Lorsque tous les enseignements qui constituent le but de l'initiation ont été communiqués aux adeptes — et l'auteur rapporte ces enseignements — les initiés sont remis au chef du village.

« Celui-ci s'assied sur sa natte, le *nganga* [chef du *longo*] vient en

face de lui, ils se saluent à l'ordinaire, et se donnent trois fois le *konso* : battement de mains. Le *nganga* prend la parole : « Regarde tous tes « sujets, que tu m'as donnés, aucun n'est mort, aucun n'est malade, ils « sont forts (*ngolo*), ils sont vigoureux (*konso*) ». Il prend le premier des initiés, l'appuie sur son épaule droite, puis sur son épaule gauche, souffle sur lui, et le pousse vers le chef. Celui-ci le prend et le met à côté de lui. Tous les initiés, suivant leur rang, sont remis ainsi au chef. Celui-ci retourne avec eux au village, où la fête recommence de plus belle et dure toute la nuit.

» Quatre jours après, au marché suivant, les initiés vont se montrer au peuple, et alors seulement ils rentrent dans la vie régulière ».

\* \* \*

Les ouvrages intitulés : *Études Bakongo* ont été publiés en deux volumes, chacun de quelque trois cents pages in-8°. Le premier travail a paru en 1921, dans la série dite : « Bibliothèque Congo ». Il est sous-titré : « Histoire et Sociologie ». Le second, sous-titré : « Religion et Magie » est édité en 1938, dans les Mémoires in-8° de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge.

Ces études, remarquables toutes deux, résultent, dit l'auteur de « vingt-cinq ans de contact intime avec ce peuple qui m'est profondément sympathique ».

Le P. VAN WING ajoute : « sauf nécessité, je m'abstiens de commentaires et d'explications. La plupart du temps, ce sont les noirs eux-mêmes qui parlent ». Les Bakongo sont ainsi, en quelque sorte, vus par eux-mêmes. L'écrivain, devenu philologue, ethnologue, sociologue et historien, fait office d'interprète intègre. Ce témoignage implicite prend ainsi une haute signification : la stricte objectivité scientifique. L'auteur y a, néanmoins, jugé la société humaine kikongo, et la personne du noir.

« Une société, dite primitive, écrit-il, est une forêt vierge, où tout se tient... Le noir est un être éminemment social, ainsi que profondément religieux. Monde sensible et monde supra-sensible, monde humain et monde des esprits, activité profane et activité magi-

co-religieuse, pour lui ces différentes sphères se mêlent et s'enchevêtrent, s'enveloppent et se prolongent, comme dans ses forêts, les arbres et les lianes, l'ombre et la lumière, le silence et le bruit ».

Le P. VAN WING ajoute :

« Le travail ethnographique — est-il besoin de le dire — perd beaucoup de ses difficultés dans une mission catholique établie de longue date. Des relations anciennes y ont renversé les barrières qui séparent le noir du blanc. L'amour du noir et l'expérience de ses coutumes y créent à la longue un courant de sympathie, dont bénéficie le chercheur. Puis il y a le contact avec de vieux missionnaires familiarisés avec les choses d'Afrique. S'ils se rebiffent souvent, quand il s'agit d'écrire, ils mettent libéralement leurs trésors de science et d'expérience à la disposition de celui qui les interroge ».

Il serait évidemment possible, dans les six cents pages des *Études Bakongo*, de relever de très nombreux témoignages sur le noir congolais. Mais il faut se limiter ici.

Et il me tarde d'arriver à la quatrième étude retenue : *Humanisme chrétien africain*.

\* \* \*

Cet essai a paru dans la revue *Lumen Vitae*, concurrentement en textes anglais et français. Le travail étant de conséquence, de grande actualité, la revue *Zaire* en a publié, en 1949 également, le texte français.

Le P. VAN WING y prend position sur de nombreuses questions essentielles concernant la société indigène et le noir congolais. Il se réfère fréquemment, et c'est normal, à la longue expérience issue de l'élaboration de ses *Études Bakongo*. De sorte que l'on pourrait considérer l'essai : *Humanisme chrétien africain*, comme une profession de foi, une déclaration de principes, un résumé, et une conclusion de ses études. Suivons l'auteur. Je le cite :

« Il s'agit, sinon exclusivement, du moins principalement, de promouvoir un *humanisme*, c'est-à-dire une culture de la personnalité qui l'ouvre à toutes les grandes valeurs humaines et l'aide à réaliser

à sa façon un idéal humain dont certains traits sont universels. L'humanisme chrétien *africain* — nous songeons ici à l'Afrique noire — favorisera l'apparition de ces hommes, attendus par l'humanité et par l'Église, qui, développés d'une façon originale et harmonieuse, manifesteront aux autres peuples une manière complémentaire d'être vraiment hommes et enfants de Dieu ».

L'auteur étudie le « noir africain », c'est-à-dire, en ce qui le concerne, particulièrement les Bakongo, le Mukongo ; au physique ; puis dans son imagination, sa sensibilité, son intelligence, sa psychologie ; et suggère l'emploi de méthodes de pédagogie en vue de permettre au noir, de l'aider, dit-il, « à réaliser la personnalité conçue par Dieu et attendue par la société humaine ». Il ajoute : « Ils sont *hommes* comme nous » ; et pose la question : « Qui l'aidera à devenir une personnalité intérieure et équilibrée sans le détacher de son milieu africain ? »

La seconde partie de l'étude répond expressément à cette question : les conditions de réalisation d'un humanisme chrétien, en fonction de l'enseignement, considérant successivement dans le noir (donc surtout congolais et mukongo) : l'homme religieux, l'homme raisonnable, l'homme de goût, l'homme ouvert au monde.

Et le P. VAN WING conclut :

« En écrivant ces pages, nous pensions au peuple innombrable et cher qui habite l'Afrique. Parvenu au terme de cet article, le lecteur occidental pensera peut-être que ces lignes, consacrées à l'humanisme chrétien africain, concernent aussi un peu l'humanisme occidental. A cette heure, le blanc a de grandes responsabilités ; il possède une nourriture substantielle dont l'Afrique est affamée ».

\* \* \*

La définition de l'humanisme apportée par le P. VAN WING, à savoir : « une culture de la personnalité qui l'ouvre à toutes les grandes valeurs humaines et l'aide à réaliser à sa façon un idéal humain dont certain traits

sont universels » constitue un *trait d'union* entre les diverses formes d'humanisme, c'est-à-dire l'héritage du meilleur des civilisations respectant l'homme.

S'il en est ainsi, voit-on la portée d'une telle définition, valable pour un humanisme universaliste, pour un humanisme intégral ? Alors, posons quelques questions. Qui eût pensé que le Congo servirait quelque jour à la libération et à la restauration du pays ? Qui eût supposé, dans les espoirs les plus extrêmes, que le Congo (pour les raisons que l'on connaît) jouerait un rôle décisif dans l'arsenal du camp de la liberté respectant l'homme ?

Puisqu'il en est bien ainsi ; puisque : « *ex africa semper aliquid novi* », puisqu'il vient toujours quelque chose de nouveau de l'Afrique ; ne croit-on pas, l'homme et précisément parce qu'il est homme, n'acceptant pas, même sous les pressions de la violence, de devenir un esclave ; ni, sous l'engrenage des techniques, de tendre au robot ; ni, sous le poids de la douleur, de désespérer ; puisque la vie naît dans la douleur, l'aube de la nuit ; que l'ombre même fait ressurgir davantage la clarté ; puisque, enfin, fréquemment, des grands bouleversements de l'Histoire naît un progrès, parfois même une ère nouvelle ; ne voit-on pas, qu'il existe dans ce dénominateur commun — *trouvé en fonction du noir congolais* — des humanismes respectant l'homme, une possibilité de progrès, et même un grand espoir, qu'entrevoit un jour — mais trop tôt — le cardinal Mercier ?

Le problème ainsi posé, à présent que la solidarité des humanismes devient essentielle, on se trouverait peut-être en route, en marche, vers ceci qui, suivant Georges LECOMTE, résume tout le débat, situe tout l'enjeu, insigne : « le règne de l'homme n'est pas fini ; il commence ».

Jean LEYDER.

*Deux missionnaires de Scheut :*

MONSEIGNEUR DE CLERCQ  
ET LE R. P. BITTREMIEUX

Mgr Auguste DE CLERCQ et le P. Léo BITTREMIEUX, deux figures que je me représente volontiers sous l'image de deux frères dont l'aîné, Mgr DE CLERCQ, porte sur les traits la marque du penseur, du philosophe ; il a l'allure posée et méditative. Le cadet, le P. BITTREMIEUX, lui emboîte le pas, enjoué, un tantinet original ; son regard fureteur observe, rien ne lui échappe et souvent ses réflexions primesautières amènent un sourire sur les lèvres du philosophe. Au demeurant, ils sont animés tous deux de l'amour du même idéal : Dieu et les âmes. Frères, ils le furent à plus d'un titre. Originaires l'un et l'autre de la Flandre occidentale, de ce diocèse de Bruges exceptionnellement fécond en vocations missionnaires, ils seront tous deux, un jour, et sensiblement à la même époque, missionnaires de Scheut au Congo. Mgr DE CLERCQ naquit à Avecapelle, arrondissement de Furnes, en 1870 et le P. BITTREMIEUX à Syssele, arrondissement de Bruges, en 1880. Tous deux ont fourni une carrière missionnaire particulièrement longue : arrivé au Congo en 1893, Mgr DE CLERCQ ne le quittera définitivement qu'en 1938. Notons cependant une interruption d'une douzaine d'années pendant lesquelles il assumait différentes fonctions importantes dans nos maisons de formation, devint membre du Conseil colonial et fut appelé à la Chaire de langues bantoues à l'École coloniale de l'Université de Louvain. Ceci se passait entre 1906 et 1918. Élevé alors à la dignité de vicaire apostolique du Haut-Kasaï, il en exercera la charge pendant 20 ans,

totalisant ainsi 33 ans de vie apostolique. Le P. BITTREMIEUX, de son côté, partit pour les missions en 1907 et mourut à Boma en 1946, soit un séjour, pour ainsi dire ininterrompu, de près de 40 ans. Aussi, peu de missionnaires, et je pourrais dire peu de coloniaux, ont-ils connu le noir et sa langue comme Mgr DE CLERCQ et le P. BITTREMIEUX qui comptent parmi les linguistes les plus distingués de leur époque, le premier pour le tshiluba et le second pour le kiyombe. La masse imposante de leurs œuvres en fait foi : ils ont à leur actif quelque 120 publications chacun. Mais il est bien rare pourtant que des frères se ressemblent totalement. Bien que ni l'un ni l'autre ne fasse de la littérature pour la littérature, le P. BITTREMIEUX est plus écrivain que Mgr DE CLERCQ ; il se plaît même quelquefois à taquiner les muses ! Il est folkloriste et il lui arrive d'égayer ses descriptions ou même ses exposés linguistiques de quelque réflexion piquante. Un ouvrage à caractère plutôt didactique tel que son *Symbolisme in de Negerkunst* soutient souvent l'attention du lecteur en le déridant. Autant de caractéristiques que nous ne retrouvons pas chez Mgr DE CLERCQ, chez qui la profondeur de la pensée rachète amplement ce que le style pourrait avoir de moins agréable. Notons enfin qu'outre la langue indigène Mgr DE CLERCQ emploie ordinairement le français tandis que le P. BITTREMIEUX cultive le flamand. Son principal ouvrage, *Mayombsch Idioticon*, a été couronné par l'Académie flamande de Belgique. Mgr DE CLERCQ mourut dans notre maison de repos à Schilde en 1939.

Nos deux écrivains sont avant tout missionnaires ; on ne s'étonnera donc pas que bon nombre de leurs publications consistent en catéchismes ou en livres de piété écrits en langue indigène. Je relève chez Mgr DE CLERCQ 39 livres ou brochures et 81 articles parus dans différentes revues et chez le P. BITTREMIEUX 28 livres ou brochures et 87 articles. Chez Mgr DE CLERCQ, nous ne trouvons pas

moins de 7 catéchismes en tshiluba, éditions successives et continuellement remaniées. Dans le domaine de l'instruction religieuse, nous rencontrons encore une traduction des 4 évangiles et des *Actes des Apôtres*, un commentaire sur la passion de N. S., une brochure sur S. Joseph et un livre de méditations pour religieux et religieuses noires. Ses études sur les langues bantoues se concrétisent en 6 grammaires et 5 dictionnaires. Il édita tout d'abord une grammaire de la langue kanioke et ensuite 5 grammaires du tshiluba. Mais l'œuvre principale de Mgr DE CLERCQ, c'est son *Recueil d'Instructions pastorales*. Il s'agit bien d'un recueil car, originairement, ces instructions avaient été données en diverses circonstances aux missionnaires du Kasāi et n'étaient nullement destinées à former un volume et moins encore à être répandues en dehors du Kasāi. Ce fut à la demande des vicaires et préfets apostoliques du Congo réunis à Léopoldville en 1928 qu'elles furent éditées et divulguées. Enfin, l'ouvrage épuisé fut réédité en 1949 par les soins de CEPSE, dix ans après la mort de l'auteur. Dans ces pages, pleines de sens, l'âme noire est analysée jusque dans ses plus intimes profondeurs ; on y sent toute la sympathie d'un pasteur dévoué comme aussi toute la clairvoyance d'un éducateur averti. Mgr DE CLERCQ en déduit les conclusions qui s'imposent pour ce qui regarde l'enseignement religieux à donner aux païens et aux néophytes. Cet ouvrage confirme à sa manière le choix de l'I. R. C. B. qui, en 1930, avait reçu Mgr DE CLERCQ comme membre associé de sa Section des Sciences morales et politiques.

L'œuvre littéraire du P. BITTREMIEUX est aussi avant tout missionnaire. Sa pensée va aussi en premier lieu à l'éducation du noir : nous comptons parmi ses œuvres un catéchisme en kiyombe, 5 livres de prières, une traduction des paraboles de N. S. et une sorte de petit traité apologetique dans lequel il fournit une réponse adaptée aux principales objections que font certains Congolais contre

la Religion. Mais tandis que Mgr DE CLERCQ s'attache, de préférence, à l'analyse de l'âme bantoue, le P. BITTREMIEUX est le folkloriste du Mayombe. Citons en ordre chronologique ses *Mayombse Namen* dans lesquels il recherche le sens et la valeur qu'attachent les noirs à certains noms de personnes, ses *Mayombse Schetsen, Vertellingen uit de Mayombe, Mayombsch Idioticon* et *Mayombse Volkskunst*. D'allure plus générale, son *Symbolisme in de Negerkunst* se rattache encore cependant au folklore mayombien. Mais son chef-d'œuvre dans ce genre est sans contredit le *Mayombsch Idioticon*. Dans sa préface, l'auteur l'appelle un « *folkloristisch taalboek* », une sorte de dictionnaire folkloriste. Des notes ethnographiques et linguistiques y replacent chaque mot dans son cadre indigène, si je puis dire, pour en faire ressortir tout le sens et toute la richesse. Se rapprochant ici un peu de Mgr DE CLERCQ, le P. BITTREMIEUX analyse l'âme indigène pour mieux faire comprendre sa langue. Il est très probable que le P. BITTREMIEUX nous aurait donné encore plusieurs ouvrages fort intéressants mais en 1944 un incendie, survenu à la mission de Mbata-Mbenge, réduisit tous ses manuscrits en cendres. Il s'était proposé de les recomposer mais la mort l'a surpris avant qu'il n'ait pu mener à bien son entreprise.

Si nous nous demandons maintenant quelle fut la pensée de ces deux auteurs sur les possibilités d'ascension du noir, je ne sache pas qu'elle se trouve exprimée quelque part dans leurs écrits et cependant elle en jaillit, pour ainsi dire, à chaque page. Tous deux connaissent à fond les virtualités de l'âme bantoue et sont profondément convaincus que la voie du progrès lui est largement ouverte. Sans être entachée d'exagération ou de naïve admiration, l'estime que le P. BITTREMIEUX professe pour l'art au Mayombe prouve sa foi en son développement ; la littérature orale qu'il recueille soigneusement et goûte admirablement, témoigne de ses espérances.

Quant à Mgr DE CLERCQ, il semble que ce serait faire injure à sa mémoire que de poser seulement la question. Lui qui fut le grand promoteur du clergé autochtone, le fondateur de deux congrégations religieuses indigènes à l'usage desquelles il n'a pas hésité à éditer un livre d'oraison mentale, lui qui a entrevu avec joie l'entrée au Carmel de jeunes filles noires de son vicariat, ne pouvait douter un instant des possibilités ascensionnelles de l'âme bantoue.

La vie de ces deux hommes entièrement consacrée à l'élévation spirituelle des noirs prouve d'ailleurs leurs convictions plus éloquemment que ne le feraient les plus beaux discours.

F. SCALAIS,  
Missionnaire de Scheut (1).

(1) Depuis qu'il a rédigé les pages qu'on vient de lire, le R. P. Scalais a été élevé à l'Épiscopat et chargé du vicariat apostolique de Léopoldville.

*Un fils de Saint Benoît :*

## MONSEIGNEUR DE HEMPTINNE

Né au temps de l'Avent, en l'an de grâce 1876, dans une famille patricienne gantoise, neveu d'un Hildebrand, zouave pontifical devenu bénédictin, abbé de Maredsous, de Saint-Anselme de Rome, de Grotta-Ferrata, et primat de son Ordre au vœu de Léon XIII, et d'une Dame Cécile, première abbesse de Sainte-Scolastique de Maredret, frère du mystique Dom Pie dont il publiera le *Journal*, Félix de HEMPTINNE, candidat en philosophie et lettres, quitte un beau jour Louvain et se rend à Maredsous. Il y reçoit la bure noire et le nom de religion de l'Apôtre bien-aimé. Son noviciat achevé, ses vœux religieux émis, Dom JEAN se rend à Rome d'où il revient docteur. Rentré à Maredsous, il est chargé de cours à l'École abbatiale et enseigne, de surcroît, aux novices, l'histoire des Pères du Désert, les Paul et les Antoine, les Pachome et les Hilarion. Deux ou trois ans plus tard, il est maître des novices à Saint-André-lez-Bruges, l'abbaye missionnaire fondée pour subvenir aux besoins du Brésil par l'évêque d'Olinda, Dom Gérard VAN CALOEN, mais que sollicite déjà, sans doute, notre Congo. Le 6 août 1910, Dom JEAN se voit désigner par la Sacrée Congrégation de la Propagande pour créer au Congo la préfecture apostolique du Katanga. Il se rend aussitôt sur place, travaille d'arrache-pied le terrain et les âmes, et fait tant et si bien qu'en 1932 sa préfecture, comprenant déjà une dizaine de centres missionnaires et une abbaye proprement dite, est érigée en vicariat et qu'il reçoit lui-même l'onction épiscopale au titre de Milève. A l'occasion de son récent jubilé de quarante ans d'acti-

vité missionnaire, le *Pourquoi Pas ?*, dans son édition congolaise, a présenté Mgr DE HEMPTINNE à ses lecteurs comme le plus combatif des prélats congolais, mais tout en constatant ses hautes qualités administratives, sa vaillance à toute épreuve et son inébranlable fidélité à sa Foi, à son Pays et à son Roi.

On ne saurait le nier : toutes les œuvres écrites de l'évêque de Milève sont discours de combat, comme aurait dit BRUNETIÈRE. Dès 1920, dans un projet de réorganisation administrative du Congo qui sera remis au ministre FRANCK sous le contreseing des dirigeants de la grosse industrie katangaise, il s'en prend à l'instabilité d'un régime sans cesse modifié, à son autocratismes si bien intentionné qu'il soit, et à son formalisme outrancier et défiant. En 1926, il s'en prend à certain fétichisme des droits coutumiers indigènes qui tendrait à priver leur titulaires du Luapula-Moëro de l'exemple, de l'outillage de la loyale coopération économique de certains pêcheurs grecs établis parmi eux. En 1928, il s'en prend à la politique gouvernementale en matière de main-d'œuvre, à l'ambiguïté de certains procédés de recrutement, à l'insuffisance du contrôle officiel en la matière, à tout ce qui menace l'équilibre souhaitable entre les exigences industrielles et les exigences humanitaires dans le domaine envisagé et à la coopération stable des deux races intéressées à l'édification d'une symbiose heureuse. En 1929, il s'en prend aux missions protestantes réunies à Léopoldville en 1928 et qui ont adhéré, sans assez de réserves, à son sens, aux deux principes de la mise en tutelle de toutes les Colonies et du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes sans aucune condition préalable de majorité culturelle et politique, et ont, de surcroît, émis certaines prétentions au contrôle de l'évolution des populations congolaises dans le sens indiqué, comme si notre tutelle à nous eût été lettre morte. Il intervient, dit-il, non point par la fenêtre de

quelque sacristie, mais du haut de la colonne de notre Indépendance. En 1929 encore, il s'en prend aux expériences faites en Province orientale, des normes édictées par le ministre FRANCK en matière indigène et dans lesquelles il voit un abandon regrettable du vieux respect léopoldien des coutumes des clans. En 1935, il s'en prend de même au décret du 5 décembre 1933 qui vient de légaliser les expériences critiquées par lui en 1929 et qui, à son sens comme au sens de ses amis katangais et de bien d'autres coloniaux encore, introduisent dans les sociétés indigènes un élément vraiment révolutionnaire.

A lire tout cela, on se scandaliserait peut-être, si l'on ne se souvenait que Mgr DE HEMPTINNE appartient de longue date à la Commission chargée par notre Charte coloniale, de la protection de nos indigènes et investie à cette fin de tous les droits de contrôle, de remontrance et de conseil nécessaires.

D'autre part, si Mgr DE HEMPTINNE entend garder aussi longtemps et aussi intégralement que possible les immémoriaux indigènes à la base de la civilisation mélando-chrétienne de demain à l'éclosion de laquelle il s'active, il ne doute aucunement des aptitudes de ses ouailles à entrer dans les voies que leur prépare son œuvre accordée à la nôtre et, s'il entend aussi que le passage de ses ouailles de l'une à l'autre des deux civilisations en cause se fasse sous la tutelle de son Pays, pour ce qu'il est aux droits du roi LÉOPOLD II, il admet parfaitement que cette tutelle même atténue ses rigueurs au vœu des intérêts des peuples en tutelle qu'indiquera l'événement.

La guerre réservait au prélat katangais l'occasion d'exprimer plus nettement que jamais son souci de conserver aux peuplades indigènes l'équilibre nécessaire à leur conservation et à leur développement.

C'est en 1943 que le prélat crut devoir s'insurger contre la manière dont M. P. TSCHOFFEN, *missus dominicus* du gouvernement belge d'Eaton Square, entendait dissi-

per certains malentendus. Après avoir libéré toute sa pensée sur ce qu'il appelle le malentendu royal et le malentendu belge qui ne viennent pas à notre sujet, il s'en prit à la politique de guerre adoptée au Congo et singulièrement au sacrifice consenti par le gouvernement de tout équilibre entre le salut du paysannat indigène, tribal ou européenisé, et l'alimentation des centres extra-coutumiers en main-d'œuvre.

Le mémoire adressé à MM. PIERLOT et DE VLEESCHAUWER, par-dessus la tête du *missus dominicus* liégeois, déplut d'autant plus qu'il avait été répandu sous l'Équateur avant de parvenir à Londres. Il provoqua des remous dont la petite histoire nous est indifférente, ici. Mais ceci nous importe : l'attitude de Mgr DE HEMPTINNE était dans la ligne de ses attitudes antérieures de 1929 et de 1935 ; elles ont été reprises par un de nos confrères katangais, à la libération, dans un beau livre sur nos dettes de guerre envers les indigènes et elles inspireront sans doute, demain, les commissaires chargés par notre toujours humaniste département des Colonies de restituer aux populations congolaises l'équilibre démographique qu'elles ont perdu.

Je devine qu'à m'entendre quelques esprits grognons me reprocheront de négliger l'influence exercée sur la politique de Mgr DE HEMPTINNE par l'industrie katangaise. C'est d'accord avec elle, en effet, qu'il présenta en 1920, son projet de réorganisation administrative de la Colonie et en 1943, son mémoire au gouvernement belge de Londres. Mais, comment cet homme éminemment sagace n'eût-il pas aperçu dans le milieu d'affaires où il vivait le meunier en état de soigner sa monture dont certains ont parlé et se fût-il refusé à le voir engranger farine en ses greniers ?

Mgr DE HEMPTINNE fut un membre des plus lucide, des plus courageux et des plus agissant de la Commission permanente instituée par la Charte coloniale de 1908